

de domination démocratique. Maintenant, il n'est plus question de nouvelles réformes et d'aumônes, mais de rogner et de supprimer les anciennes. La domination politique de la bourgeoisie entre ainsi en contradiction non seulement avec les institutions de la démocratie prolétarienne (syndicats et partis politiques, mais aussi avec la démocratie parlementaire dans les cadres de laquelle se sont créées les organisations ouvrières. D'où la campagne contre le « marxisme » d'une part, contre le parlementarisme démocratique d'autre part.

Mais de même que les sommets de la bourgeoisie libérale furent incapables, à l'époque, d'en finir par leurs propres forces avec la monarchie, la féodalité et l'église, de même les magnats du capital financier sont incapables d'en finir rien que par leurs seules forces avec le prolétariat. Ils ont besoin de l'aide de la petite bourgeoisie. Dans ce but, celle-ci doit être excitée, dressée sur ses jambes, mobilisée, armée. Mais cette méthode a ses dangers. Pendant qu'elle se sert du fascisme, la bourgeoisie a peur de lui. Pilsudsky fut contraint, en mai 1926, de sauver la société bourgeoise par un coup d'Etat dirigé contre les partis traditionnels de la bourgeoisie polonaise. La chose alla si loin que le dirigeant officiel du Parti communiste polonais, Warsky qui était passé de Rosa Luxembourg non à Lénine, mais à Staline, prit le coup d'Etat de Pilsudsky pour le chemin de la « dictature révolutionnaire démocratique » et appela les ouvriers au soutien de Pilsudsky.

A la séance de la Commission polonaise du Comité exécutif de l'Internationale communiste du 2 juillet 1926, l'auteur de ces lignes disait au sujet des événements de Pologne :

« Vu dans son ensemble, le bouleversement de Pilsudsky est la manière petite bourgeoise, « plébiennne », de résoudre les tâches brûlantes de la société bourgeoise se trouvant en décomposition et en déclin. Ici existe déjà un rapprochement direct avec le fascisme italien.

« Ces deux courants ont indubitablement des traits communs : ils recrutent leurs troupes de choc avant tout dans la petite bourgeoisie; Pilsudsky aussi bien que Mussolini travaillèrent avec des moyens extra-parlementaires, de violence avouée, avec les méthodes de la guerre civile ; tous deux furent préoccupés non de la destruction, mais du sauvetage de la société bourgeoise. Tandis qu'ils avaient dressé la petite bourgeoisie sur ses jambes, ils s'unirent ouvertement après la prise du pouvoir à la grande bourgeoisie. Ici s'impose involontairement une généralisation historique, en se rappelant l'appréciation donnée par Marx du jacobinisme comme le mode plébien de règlement de compte avec les ennemis féodaux de la bourgeoisie... Cela était dans la période de montée de la bourgeoisie. Maintenant on doit dire que, dans la période de déclin de la société bourgeoise, la bourgeoisie a de nouveau besoin d'un mode « plébien » de résolution de ses tâches non plus progressives, mais tout à

fait réactionnaires. En ce sens, le fascisme contient une caricature du jacobinisme.

« La bourgeoisie est incapable de se maintenir au pouvoir par les moyens et les méthodes de l'état parlementaire créé par elle-même, elle a besoin du fascisme comme arme d'auto-défense, au moins dans les instants critiques. Cependant, la bourgeoisie n'aime pas le mode « plébien » de résolution de ses tâches. Elle resta en général hostile au jacobinisme qui avait nettoyé avec du sang la voie de développement de la société bourgeoise. Les fascistes se trouvent incommensurablement plus près de la bourgeoisie décadente que les Jacobins de la bourgeoisie montante. Cependant la bourgeoisie solide ne voit pas non plus volontiers le mode fasciste de résolution de ses tâches, car les ébranlements, quoiqu'ils se produisent dans l'intérêt de la société bourgeoise, sont liés à des dangers pour elle. D'où l'opposition entre le fascisme et les partis bourgeois traditionnels...

« La grande bourgeoisie aime aussi peu le fascisme qu'un homme à la mâchoire malade se faire arracher les dents. Les cercles solides de la société bourgeoise ont suivi à contrecœur le travail du dentiste Pilsudsky, mais, en fin de compte, ils se sont accommodés de l'inévitable, toutefois avec des menaces, des marchandages et des trafics. Ainsi l'idole de la veille de la petite bourgeoisie se transforme en gendarme du capital. »

A cette tentative de marquer la place historique du fascisme comme la relève politique de la social-démocratie fut opposée la théorie du social-fascisme. Au début, celle-ci pouvait apparaître comme une stupidité insolente, tapageuse, mais inoffensive. Les événements ultérieurs ont montré quelle influence pernicieuse la théorie stalinienne exerça sur tout le développement de l'I. C. (1).

Du rôle historique du jacobinisme, de la démocratie et du fascisme s'ensuit-il que la petite bourgeoisie soit condamnée à rester jusqu'à la fin de ses jours un outil dans les mains du capital ? Si les choses en étaient ainsi, la dictature du prolétariat serait impossible dans une série de pays où la petite bourgeoisie constitue la majorité de la nation et, de plus, rendue extrêmement difficile dans d'autres pays où la petite bourgeoisie représente une minorité importante. Par bonheur, les choses ne sont pas ainsi. Déjà l'expérience de la Commune de Paris a montré, au moins dans les limites d'une ville, de même qu'après

(1) Pendant qu'elle dissimulait le discours cité ci-dessus au Parti et à l'I.-C., la presse stalinienne entreprit contre lui une de ses campagnes habituelles. Manouïlsky écrivit que j'avais osé « identifier » les fascistes avec les Jacobins qui seraient nos ancêtres révolutionnaires. Cette dernière chose est plus ou moins exacte. Malheureusement de ces ancêtres on trouve pas mal de descendants incapables de remuer leur cerveau. On peut aussi rencontrer un écho de cette ancienne divergence dans les nouvelles productions de Münzenberg contre le trotskysme. Mais laissons cela de côté !

elle, l'expérience de la Révolution d'octobre à une échelle et sur une période incomparablement plus grandes, que l'alliance de la grande et de la petite bourgeoisie n'est pas indissoluble. Comme la petite bourgeoisie est incapable d'une politique indépendante (c'est aussi pourquoi, en particulier, la « dictature démocratique » petite bourgeoise est irréalisable), il ne lui reste donc que le choix entre la bourgeoisie et le prolétariat.

A l'époque de la montée, de la croissance et de la floraison du capitalisme, la petite bourgeoisie, malgré des irrptions aiguës de mécontentement, marcha en général, avec obéissance dans l'attelage capitaliste. Elle ne pouvait aussi rien faire d'autre. Mais, dans les conditions de la décomposition capitaliste et de la situation économique sans issue, la petite bourgeoisie tend, cherche, essaye de se soustraire aux fers des anciens maîtres et dirigeants de la société. Elle est tout à fait capable de nouer son sort à celui du prolétariat. Pour cela, il n'y a qu'une exigence : la petite bourgeoisie doit acquérir la croyance dans la capacité du prolétariat à conduire la société dans une nouvelle voie. Lui inspirer cette croyance, le prolétariat ne le peut que par sa force, par la sûreté de ses actions, par une offensive habile sur l'ennemi, par la réussite de sa politique révolutionnaire.

Mais, malheur si le parti révolutionnaire ne se montre pas à la hauteur de la situation ! La lutte quotidienne du prolétariat aiguise l'instabilité de la société bourgeoise. Des grèves et des troubles politiques aggravent la situation économique du pays. La petite bourgeoisie pourrait s'accommoder passagèrement de privations croissantes, si elle aboutit, par expérience, à la conviction que le prolétariat est en état de la mener sur une nouvelle voie. Mais si le parti révolutionnaire, malgré une lutte de classes s'accroissant sans cesse, se montre toujours à nouveau incapable de rassembler la classe ouvrière autour de lui, oscille, s'égare, se contredit, alors la petite bourgeoisie perd patience et commence à voir dans les ouvriers révolutionnaires les auteurs de sa propre misère. Toutes ses pensées sont poussées de ce côté par tous les partis bourgeois, y compris aussi la social-démocratie. Que la crise sociale prenne alors une acuité insupportable, et un parti apparaît dont le but direct est de chauffer à blanc la petite bourgeoisie et de diriger sa haine et son désespoir contre le prolétariat. En Allemagne, cette fonction historique est remplie par le national-socialisme, un large courant dont l'idéologie se compose de toutes

les exhalaisons putréfiées de la société bourgeoise en décomposition.

La responsabilité politique principale de la croissance du fascisme se trouve, bien entendu, chez la social-démocratie. Depuis la guerre impérialiste, le travail de ce parti se réduit à arracher à la conscience du prolétariat l'idée d'une politique indépendante, à lui suggérer la croyance dans l'éternité du capitalisme et à le contraindre chaque fois à s'agenouiller devant la bourgeoisie décadente. La petite bourgeoisie ne peut suivre l'ouvrier que si elle voit en lui le nouveau maître. La social-démocratie enseigne à l'ouvrier à être un laquais. Un laquais, la petite bourgeoisie ne le suivra pas. La politique du réformisme ôte au prolétariat la possibilité de diriger les masses plébiennes de la petite bourgeoisie et la transforme déjà par cela en chair à canon pour le fascisme.

Mais politiquement, pour nous, la question ne se tranche par la responsabilité de la social-démocratie. Depuis le commencement de la guerre, nous avons dénoncé ce parti comme l'agence de la bourgeoisie impérialiste dans les rangs du prolétariat. De cette nouvelle orientation des marxistes révolutionnaires naquit la Troisième Internationale ; sa tâche consistait à unifier le prolétariat sous le drapeau de la Révolution et ainsi à lui assurer l'influence dirigeante sur les masses opprimées de la petite bourgeoisie des villes et des champs.

La période d'après-guerre fut en Allemagne, plus que partout ailleurs, une époque de situation économique sans issue et de guerre civile. Les conditions internationales ainsi qu'intérieures poussaient impérieusement le pays sur la voie du socialisme. Chaque pas de la social-démocratie mit à nu sa décadence et son impuissance. L'essence réactionnaire de sa politique, la vénalité de ses chefs. Quelles conditions sont encore nécessaires pour le développement du P. C. ? Cependant, le communisme allemand, après les premières années de succès importants, est entré dans une ère d'oscillations, de zigzags, de changements alternatifs de l'opportunisme et de l'aventurisme. La bureaucratie centriste a systématiquement affaibli l'avant-garde prolétarienne et l'a empêchée d'entraîner la classe sous sa direction. Par cela, elle a dérobé à l'ensemble du prolétariat la possibilité d'entraîner sous sa direction les masses opprimées de la petite bourgeoisie. La responsabilité directe et immédiate pour la croissance du fascisme, c'est la bureaucratie stalinienne qui la porte devant l'avant-garde prolétarienne.